

Dzanliao pè vè lè Turcs

Autor(en): **Marc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 12

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211185>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

fêté par un festin dont le plat de résistance était de la daube, accompagnée d'une de ces savoureuses salades aux jeunes pousses de dent-de-lion, comme savent les apprêter les vraies Vaudoises et qui ont un si bon arôme de premier printemps. Le nectar de l'an onze, réservé pour les grandes occasions, mettait du soleil dans les verres et dans les cœurs. Quand vinrent le café et le kirsch distillé au petit alambic, on conta sans se faire prier des histoires de la longue campagne.

Avait-on revu des soldats français ou allemands ? Il fallut décrire le service de sûreté des vingt derniers jours, qui nous mit en contact avec des fusiliers de la landwehr badoise. C'était en février. Il neigeait ou pleuvait presque continuellement. Notre section gardait les passages de l'extrême frontière. Des patrouilles de deux ou trois hommes allaient d'un poste à l'autre, jour et nuit, sur une longueur de trois kilomètres, avec ordre de tirer sur qui ne s'arrêterait pas au commandement de : « Halte ! » Aucun incident sanglant ne survint ; des deux côtés de la frontière, la population connaissait parfaitement les mesures prises.

Le territoire badois avoisinant semblait aussi paisible, aussi calme que le pays suisse. On voyait çà et là des sentinelles faire les cent pas le long des ronces artificielles, et plus loin, sur une large route, de longs convois de vivres ou de munitions, escortés par des cavaliers et qui se dirigeaient sans doute sur le front, en Haute-Alsace. Ce train d'armée défilait tous les jours, comme un fleuve intarissable ; nous n'y prenions plus garde. Sur quel point précis le conduisait-on ? Peut-être ne le savaient-ils pas plus que nous, les factionnaires allemands, qui nous saluaient de leur : « Guten Morgen ! » ou « Guten Tag ! »

Le temps aura beau s'enfuir, je les verrai toujours dans leurs grands manteaux, ces Allemands, battant de la semelle la neige et la boue ; je verrai la hutte qui était sensée servir d'abri à notre poste avancé et d'où nous entendions leurs voix quand ils examinaient les papiers des passants. On avait planté cette hutte en pleine forêt, au bord d'une charrière qui conduit sur notre sol en traversant la cour d'une ferme allemande. Elle était faite simplement de verts rameaux de sapin, de « dais », comme on dit chez nous. La pluie y filtrait ainsi qu'à travers une passoire et le vent y soufflait comme au dehors. Sur la terre humide, entre trois grosses pierres, flambait perpétuellement un feu sans lequel on n'y eût pu tenir. On réchauffait à sa flamme le rata apporté du blockhaus de la section.

Trois hommes formaient la garnison de la hutte. On les relevait toutes les quarante-huit heures. L'un d'eux, à tour de rôle, grimpeait à l'observatoire perché à trente pieds de haut, sur un sapin gigantesque. Par les rafales, on y était secoué de la belle manière. Chose étonnante, nous échappâmes cependant toujours au mal de mer.

Une autre vedette se dressait à côté du blockhaus. Construite en ciment armé, celle-ci était rigide comme la justice de Berne. Elle dominait une contrée dont les collines boisées ondu-laient joliment et au delà desquelles s'étend le pays où gronde le canon et où monte la fumée des incendies.

Quant au blockhaus lui-même, c'était une demeure mirifique. Nous l'appelions le « palace ». Il valait pour nous tous les hôtels de Montreux. Monté en troncs d'arbres non écorcés et aux interstices calfeutrés de mousse, il se confondait si bien avec la roche du Jura, qu'on le distinguait difficilement à plus de deux cents mètres. Quarante hommes y étaient à l'aise. Chacun avait sa pailasse et deux chaudes couvertures de laine, ce qui, pour des soldats, est le comble du luxe. Les tables s'y rabattaient

contre les parois. A l'un des angles fonctionnait, en guise de chauffage central, le foyer à Bidon. Bidon était le petit nom de notre gros réjoui de cuisinier ; il lui venait de la forme de sa panse. Ce maître-queux possédait une belle voix de baryton et savait par cœur la musique d'un tas d'opéras. Tout en chantant *La Traviata*, *La Fille de Mme Angot* ou encore les airs du *Festival vaudois*, il nous servait des potages d'un moelleux incomparable, des ragoués à faire croire que le bœuf fédéral était tout en filet, et des pommes de terre qu'il accommodait de trente-six façons, à la française aussi bien qu'à l'italienne. Notre chef de section prétendait qu'à ce régime-là, nous allions tous gagner la goutte ; mais il s'en pourléchait aussi bien que le dernier de ses subordonnés.

Ici, je l'entends, mon cher *Conteur*, demander avec quoi nous arrosions notre menu de guerre. Hélas ! la pinte la plus proche était à deux lieues trois-quarts. Aussi n'avions-nous que l'eau d'un minuscule affluent de la Birse. Mais, au dire de Bidon, elle marquait entre 97 et 98 degrés à la sonde Cœhstl. Ce fut sans doute la raison pour laquelle plusieurs d'entre nous pratiquèrent une forme toute nouvelle de l'abstinence. A eux, comme à leurs camarades qui bravaient le danger de l'hydropisie, la pipe et le jass offraient d'ailleurs maintes compensations. Que de bonnes parties de cartes jouées ainsi dans la chaude atmosphère parfumée de tous les tabacs de Vevey, de Payerne, de Grandson, de Boncourt, de Hollande, de l'Orient, de la Régie française !

Heureuse influence des plaisirs du blockhaus, jamais on ne vit telle discipline, ni tel entrain dans les marches, les exercices de combat, les rondes de nuit, les corvées les moins agréables. Notre excellent chef fut complimenté par un colonel du grand état-major général, un colonel de langue allemande, dont la sévérité est cependant légendaire.

De la frontière, nous avons gagné à pied le canton de Vaud en passant par la grosse bourgade bernoise où nous vécûmes pendant trois mois au milieu de la plus accueillante des populations. Elle nous reçut de nouveau de son mieux. Trois de mes frères d'armes et moi, nous fûmes invités à dîner chez une bonne vieille qui nous avait soignés en vraie mère, mettant sa meilleure chambre à notre disposition, lavant et ravaudant notre linge, séchant à son poêle, toutes les nuits, nos vareuses et nos capotes trempées par la pluie ou par des brumes qui peuvent soutenir honorablement la comparaison avec le brouillard londonien.

Et maintenant, on est là, au milieu des siens, à se remémorer les souvenirs de sept mois de vie des camps. Oubliés, les fatigues et les petites misères. On ne pense qu'aux douces choses. Nous rappellera-t-on sur pied de guerre ? Sera-ce dans deux mois, dans trois ? Peu importe. La patrie sait qu'elle peut compter sur nous. Mais, pour le quart d'heure, on ne se préoccupe pas trop du service à faire encore : on est dépris !

Ton vieil ami,
X. Y. Z.

DZANLIAO PÈ VÈ LÈ TURCS

CLLI Iôdi à Noé l'étâi t'ellameint marchand de dzanlye qu'on lâi avâi baillî lo nom sobriquet de Dzlanyâo. Dza, quand l'allâve à l'écoûla, lo régent lâi desâi : « Iôdi, te ne sarî bon que po deintiste âo bin charlatan ». L'è ve-gniâ ne l'on ne l'autro, la z'u bin mê de tchance que tot cein.

On coup sti tsautein passâ, l'arreve âo velâzdo, pè vè midzo, on monsu que l'avâi met on bou-net rodzo avoué on pucheint moutset. Le vint âo cabaret et ie dit dinse âo carbatier : « Cou-gnetrâi-vo on homme que pouésse on bocon

écrire, mâ que satse bin einveintâ, que sâi mi-mameint on bocon dzanliâo. L'ein arî fauta ». Crac, mon carbatier peinsê à Iôdi à Noé et l'ein-voÿde querî. Adon lo monsu lâi fâ :

— Ie su on monsu de pè Constantinople. Lo surtan vô fère la guerra âi z'Anglais et vô itre d'obedzi d'einvouÿi oquie âi papâ quand lâi arâ onna d'efrepnâie. Porrâi-vo veni po écrire cliiau lettre qu'on lau dit dâi *communiqué*. Vo sarâ bin payî et on vo baillêrà assebin on'harem.

Peinsâ-vo vâ se Dzanliâo l'étâi conteint de fère cliiau z'ècretoure et principâlameint d'avâi clii l'harem. N'a pas faliu pi onna menuta po que diesse oï et lovaté avoué clii Turc parti po Constantinople.

Lè dan clii Iodi quie que fâ lè *communiqué* po lè Turc, et l'autr'hî m'a einvouÿi çosse que m'a de que l'étâi po lo *Conteur*. Ein lo bin remacheint.

« *La guerra pè lè Dardanelle*. Lè z'Anglais sant veigné po no bombardâ avoué onna pêtâie de liquiette, de barquette, mimameint de naviot que l'ant dâi canon. No z'ant accouilhî quasû on mellion de balle, d'obus de boulet que cein fasâi on tapâzdo à épouâiri lè soriaud. Mâ no z'anti manquâ et on lè z'a adî tsiqua fouettâ, que sat coups que l'ant attrapâ :

Lo premi de cliiau sat, l'è onna balla que l'è arrevâie justo dein lo mor de ion de noutrè z'intrépido sordat, quemet se l'étâi accouliâte pè on mousse. N'a z'u qu'à la crêtchi et tot l'a étâ de.

La seconda balla l'a fenameint tsequâ ion dâi pe terriblo gaillâ que l'avâi justameint on ein-ver, et que cein l'a fè chautâ sein lâi fère onna brequa de mau. On outra balla l'è arrevâie vè on gard'habit qu'onna cosandâire tegnâi po lâi fère onna botenira ; lâi a fé justo lo perte iô fail-liâ.

Onna quatrièma s'è abotcha contre on get de noutron crâno gènerat, mâ, quemet l'avâi met dâi lenette, n'a rein z'u de mau.

Lo cinquièmo que l'è on obus que lâi dianit cherapnelle l'è tsesâ pè la tsemenâ dessus lo bou-dau foyî qu'onna fenna l'avâi preparâ po fère son petit-goutâ et lâi a met lo fu. La fenna l'a dinse pas z'u fauta de l'allumâ et l'ein a étâ bin benaise.

L'avant derrâ, que l'è on boulet, l'a tellameint étâ ein dèvant et ein derrâ que l'a fochèrà on carro de courti qu'on voliâve justameint fochèrà.

Lo satièmo, on boulet assebin, l'a étâ onn'af fère tiurieû. Noutron caporat l'étâi ein train de fère on perte à 'n'on lan po betâ su lo W. C. de la troppa. Lo boulet l'è arrevâ et lâi a fé lo perte justo lo grantiau que fail-lâi et qu'on pas mî fère.

On sè redzoie po quand cliiau z'Anglais revin-drant no bombardâ. Cein no fâ pas mê de mau que de la moqa de matou ».

Lo secretéro : Iôdi à Noé.

Ora vo vâide que la guerra l'a dau bon.

MARC A LOUIS.

ORDONNANCE BERNOISE

sur le négoce du tabac étranger.

Un de nos abonnés, à qui nous en exprimons notre reconnaissance, veut bien nous adresser copie du document que voici, auquel l'Institut de la monopole ou d'un impôt sur le tabac donne un regain d'actualité.

Ayant appris avec un vif déplaisir, de notre commission des tabacs, que notre mandat pour l'avancement et soutien de la plantation et des fabriques de tabacs n'était plus observé et l'on jetait ainsi, tant ouvertement qu'en cachette dans notre pays, quantité de tabacs étrangers à ces causes, nous avons résolu d'empêcher par à peu l'entrée du tabac étranger pour prévenir la sortie de l'argent, et par contre d'avancer fortement la plantation et le débit du tabac et en ce pays. C'est pourquoi nous avertissons très sérieusement tous et un chacun de ne pas aller